



Table des matières

Avant-propos	9
Chapitre 1	11
Chapitre 2	41
Chapitre 3	73
Chapitre 4	107
Chapitre 5	139
Chapitre 6	169
Chapitre 7	197
Chapitre 8	231
Chapitre 9	259
Chapitre 10	285
Remerciements	299
Planches d'anatomie	303





Chapitre 1

Le simple fait d'utiliser et donc de lire le terme de « maladie », provoque chez l'humain l'attente d'une proposition de médecine, pharmacologique ou chirurgicale. L'évocation de la maladie génère l'attente de la guérison. Et notre vision humaine de cette affaire nous projette dans le combat. « Guérir » est un mot qui puise son étymologie dans une racine commune à la langue germanique : *warjan*, par une racine indo-européenne *swer-*, *sert-* et *wer-*, qui signifie « faire attention ». Et guérir voulait d'abord dire défendre. La notion de combat est sans équivoque, et l'ennemi est désigné par le nom de microbe (bactérie, virus, champignon...). Tout comme dans *warjan* il y a « war » qui signifie guerre, dans guérir il y a, en sonorité, le même mot « guerre ». La médecine est bien une activité de lutte contre la maladie, et il n'y a aucun jugement à l'énoncé de cette réalité. Le fait est bien connu : pour une maladie d'origine bactérienne, il faut un **antibiotique**, substance qui combat certaines formes de vie. En fait, rares sont les médicaments de la pharmacopée qui ne sont pas des « anti- quelque chose ». Imaginons un instant que l'on ait donné le nom de probiotiques aux antibiotiques, et de « pro- quelque





chose » à tous les « anti- quelque chose », qu'aurions-nous enclenché de différent dans l'inconscient collectif ? Qu'aurait donné au genre humain l'application des conseils de la philosophie orientale telle que nous la révèle le Yi King à travers ces mots : «plutôt que de lutter contre le mal, dirigez-vous énergiquement vers le bien... ».

De mon contact au monde des homéopathes, tous médecins par ailleurs, j'ai longtemps retenu une phrase acerbe : «un rhume non soigné dure une semaine, un rhume traité par médicaments dure sept jours... ». Ce monde homéopathique me poussait à entendre que la médecine nous leurrait, et en message subliminal, qu'elle se trompait, ce qui pour moi n'était pas aussi facilement envisageable, mon propre père étant médecin, O.R.L. de surcroît... Comme je l'ai déjà dit, il me fallait trouver moyen de faire avec les deux ! Mais ces mêmes homéopathes présentaient le remède homéopathique comme plus efficace dans la lutte contre les maladies. Je crois que là est la première erreur. L'homéopathie n'est pas une arme de lutte contre, mais un outil d'accompagnement, « d'aller avec ». Sinon, on prend le risque d'utiliser l'homéopathie comme de l'allopathie, ce qui sans nul doute, est contraire aux principes énoncés par Hahnemann, et contraire à la philosophie qui sous-tend l'homéopathie, cette philosophie exacte qui fut celle de Samuel Christian Hahnemann. De plus, l'homéopathie ainsi utilisée se révélera souvent aussi efficace que le médicament dit chimique, à savoir une semaine ou sept jours... Donc, face à une nouveauté sans gain d'efficacité, il est normal que les vieilles valeurs demeurent... De plus, ce langage déclenche l'hostilité, entraînant ces guerres de deux mondes qui ne savent juste pas s'entendre. Et puis, souvent le médecin qui se tourne vers l'homéopathie le fait dans un sentiment plus ou





moins inconscient d'échec de ce qu'on lui a enseigné, et se croit obligé de devoir choisir entre deux écoles de médecine, ce qui est faux. Si Hahnemann a subi des attaques virulentes à son époque, il n'est nullement nécessaire de continuer cette lutte aujourd'hui, car c'est le malade qui en fait les frais.

Accompagner le malade est une toute autre chose, et cette manière de regarder l'expérience de celui qui est malade, ouvre à une nouvelle compréhension. Accompagner avec de l'allopathie n'est pas une absurdité pour un homéopathe, sauf s'il fait de sa médecine, plus précisément de ses armes thérapeutiques, l'enjeu d'une reconnaissance, plus exactement d'une considération. Mais alors, l'homéopathie n'est pas mise au service du malade, mais du médecin... La notion d'équilibre de santé est un aspect pivot de toutes les techniques médicales dites «parallèles», même si peu d'entre nous s'en aperçoivent. Et cette notion d'équilibre se retrouve dans toutes les données médicales orientales, malheureusement dans une approche dite énergétique ou utilisant le terme d'énergie, ce qui occasionne encore d'autres luttes de savoir ! Pourtant, un remède allopathique, dès son introduction dans le cycle biochimique, produit de l'énergie... Or, la recherche de l'équilibre est le premier sens de l'existence. Ce n'est que dans l'équilibre que la vie se manifeste, et dans sa recherche qu'elle oriente son apparition. L'équilibre est, d'un certain point de vue, un point virtuel autour duquel l'expression du système considéré change. Ainsi, une molécule chimique, non entendue ici de synthèse, mais comme brique de construction de la matière elle-même, possède un point d'équilibre dans son mode d'action. En pharmacologie, ce point est connu comme étant la dose d'inversion de l'effet. Et cela est si simple à





comprendre... Le café par exemple, qui est à son origine une plante médicinale, au-dessus d'une certaine dose, provoque l'absence de sommeil, mais en dessous de cette dose, favorise justement le sommeil... C'est ainsi que le vieil adage est plein de bon sens : il faut de tout un peu... Un antibiotique lui-même manifeste le même comportement : à une certaine dose, il combat la vie microbienne, en dessous, il est capable de favoriser cette vie en la rendant résistante à son effet... Bref, l'équilibre régit la vie sous diverses formes d'expressions, mais dans un seul sens fondamental : il lui est nécessaire, il en est même le moteur.

La médecine chinoise parle de ce même équilibre, mais dans sa dialectique, à savoir le Yin et le Yang, qui représentent deux formes de base de l'expression du vivant, qui s'équilibrent mutuellement tout au long d'un cycle. Ainsi peut-on comprendre qu'été et hiver s'équilibrent, qu'au solstice d'été correspond un solstice d'hiver, et qu'il y a deux équinoxes. Mais l'Orient nous montre, dans sa culture ancestrale, une différence fondamentale avec l'Occident. Pour l'Orient, dans cet environnement qui est le sien et dans le passé qui lui est spécifique, le ciel est générateur de la vie. Vous me direz chez nous aussi. Et bien pas de la même façon. L'empereur est source de la vie comme chez nous le fut Marie, la Sainte Vierge ou encore Pachamama en Amérique du Sud. Je parle de données culturelles ancestrales et non de croyances acceptées ou non. Dans le Yi King, il est dit que lorsque l'énergie Yang apparaît, donc le trait masculin plein, le ciel, alors apparaît instantanément un dessus et un dessous. C'est le ciel qui justifie l'existence matérielle. Alors que dans notre monde à nous, ce ciel ne peut qu'ensemencer la terre qui, elle, donnera naissance à l'expression de la vie. Ainsi comprend-on mieux que





la forme du cercle soit chez nous symbolique du féminin, et chez eux, symbolique du masculin. Toujours dans leur description de la vie, le ciel englobe la terre. C'est lui qui en dirige les manifestations. Chez nous, pendant des temps immémoriaux, mais que notre inconscient garde en donnée de base, la Terre était le centre du monde, et l'Univers lui était assujéti. Voilà pourquoi masculin et féminin s'inversent en traversant à peu près le méridien de 60° de longitude. De même qu'il ne faut pas oublier qu'en Chine, le sud est la direction de référence et non le nord comme en Occident. Bref, sans connaître la référence culturelle d'un peuple, on ne peut en comprendre sa médecine. On ne peut non plus la réintégrer telle quelle dans notre monde occidental... (cette évidence explique l'ethnopsychiatrie de Tobie Nathan, professeur de psychologie clinique et pathologique à l'université Paris VIII, qui souligne l'intérêt des connaissances anthropologiques dans la prise en charge du désordre, de la maladie et du malheur).

Le symbole lui-même du Yin et du Yang retrace cet équilibre en dévoilant un sens qui devrait nous imprégner un peu plus profondément : il n'y a pas de féminin sans présence de masculin, présence à la fois au contact extérieur et présence intérieure. Cette loi fondamentale du vivant imprègne profondément le décodage dentaire ainsi que toutes les compréhensions des maladies de la bouche que je vais vous présenter. La terrible dualité masculin/féminin n'existe que dans notre approche trop restrictive de la vie, mais pas dans son essence.

Cet équilibre existe également dans notre bouche, au travers de notre occlusion, état de rencontre des dents du haut et des dents du bas. Étrangement, la notion de ciel qui englobe la terre s'y ma-





nifeste merveilleusement, puisque les dents du maxillaire supérieur englobent les dents du maxillaire inférieur, et sont censées en diriger, du moins en accompagner, les mouvements. Tout aussi étrangement, c'est le maxillaire inférieur qui manifeste l'accès à la vie, permettant l'expression de la vie par le verbe ! Ainsi, notre anatomie réalise-t-elle très simplement et naturellement l'union des points de vue intellectuels que le cortex oppose... L'occlusodontie est la spécialité de l'art dentaire qui étudie ces mouvements et ces positions de rencontres et qui détermine les traitements de toutes ses pathologies. L'équilibre fondamental de cette occlusion s'observe lorsque les dents se rencontrent alors que l'articulation temporo-mandibulaire (ATM) est en position de relation centrée. Cette position centrée de l'ATM décrit le condyle du maxillaire inférieur en position haute et reculée dans la cavité glénoïde de l'os temporal, et se nomme la relation centrée. Dans et à partir de cette position de référence, le maxillaire inférieur va pouvoir effectuer un mouvement d'ouverture de la bouche sur quelques millimètres qui se traduit au niveau de l'articulation par de la rotation pure autour d'un axe (matérialisé par des appareillages dits d'axiographie). Bref, quoi qu'il en soit, cette position est la position dite originelle de l'articulation. À cette position articulaire va correspondre une occlusion dite occlusion en relation centrée. Dans l'idéal, toutes les dents devraient entrer en contact harmonieux et en même temps. Les molaires du haut et du bas vont permettre d'offrir un appui idoine à la verticalisation de l'individu, et l'équilibre de cette position occlusale va incomber aux premières prémolaires, dents dites numéro 4. Que nous racontent ces dents, sans revenir sur les bases du décodage dentaire tel que je les ai déjà énoncées dans l'ouvrage précédent ? La verticalisation de l'être humain nécessite (pardon





pour cette lapalissade) un corps, autrement dit une structure (quatre dents numéro 7) et une énergie vivante qui coule à l'intérieur, autrement dit la vie, (quatre dents numéro 6). Mais pour répondre à une définition de l'individu dit humain, l'équilibre se fait par un centrage sur l'énergie du cœur (quatre dents numéro 4). L'occlusodontie attribue effectivement aux dents numéro 4 le rôle de point d'équilibre orthostatique. Il nous est offert là un point remarquable d'appréciation des extractions de ces dents (numéro 4) dans le déroulement des soins d'orthodontie. Ces extractions révèlent simplement, (sans rien interdire ni empêcher *ad vitam eternam*), que la majorité des déséquilibres dans l'existence viennent de souffrances du cœur... Lorsque la santé dentaire d'un enfant semble nécessiter de telles extractions, ce n'est que la conséquence des existences précédentes à la sienne, ayant expérimenté de telles souffrances. Qui n'a pas eu droit, non à ces extractions, mais à ces souffrances ? Ces extractions, bien avant d'être jugées, doivent nous permettre de prendre conscience de ces échecs du passé dont nous tentons de protéger notre descendance. Une fois encore, même ces extractions ne sauraient protéger la prunelle de nos yeux (nos chers enfants) de retraverser de telles souffrances, simplement parce que comme nous, ils sont des êtres humains... Certes notre cœur est ce qui nous offre de souffrir dans notre émotionnel. Mais ainsi que notre bouche le montre, ce cœur est le pivot d'équilibre de l'être humain en devenir... Les maladies exprimées par le corps ne sont que les souffrances laissées à l'abandon de notre cœur. Le corps n'en est que le révélateur, non pas la source...

Équilibre encore ce système dit cerveau limbique, en position médiane dans le système nerveux





central (SNC), entre tronc cérébral (TC) et cortex. Symboliquement porteur de comment être dans ce conflit permanent, entre paraître et survivre, comment paraître pour survivre, comment survivre en étant un autre que moi... Équilibre entre ces conditions existentielles et l'inconditionnel de la vie elle-même, que nos dents retracent avec exactitude dans notre cavité buccale. Ce paraître dans l'expression corporelle, dans le contact du premier regard qu'offrent nos incisives supérieures lors de l'élocution ou du sourire, et cette structure vivante qu'est mon corps, stimulée dans son « aller vers » par le besoin de survie. Équilibre permanent à devoir réussir entre cet extérieur qui me façonne et ma capacité à façonner l'extérieur. Équilibre fragile entre mes mémoires biologiques issues d'un temps passé que je dois adapter à ce temps présent et ses conditions si rapidement évoluées. Il y a tant de décalage entre mes mutations intérieures et la mutation des conditions existentielles, tant de décalage dans le rythme, mais avec les mêmes besoins d'adaptation. Je parle là des adaptations comportementales non synchrones avec les mutations de fonctionnement basique.

Ces incisives supérieures qui guident mes expressions et mon aller vers l'avant, vers demain, vers l'autre, sont ces incisives qui ont mémorisé de qui je suis et d'où je viens. Se pose alors ce dilemme inconscient : leur être fidèle ou bien être fidèle à moi-même ? Ces incisives supérieures qui, avant que j'en aie conscience, annoncent mon pedigree, sont des images de mes modes relationnels enseignés par ceux qui furent mes premiers professeurs à savoir mes parents. Ici se pose inéluctablement la question du comment ? En fait, la première réponse se trouve dans leurs formes et leurs positions relatives, ainsi que je l'ai expliqué dans l'ouvrage précédent. Et si





une même malposition permet de toujours révéler la même histoire vécue, cela n'explique pas le comment. Comment et pourquoi restent aujourd'hui encore mystérieux. Je ne peux pour l'instant qu'observer la récurrence des souffrances de l'arbre généalogique retransmises à la descendance au travers de ces positions dentaires changeantes. La nature cristalline de la dent n'est, de toute évidence, pas étrangère à une fonction encore inconnue de cet organe en rapport avec notre mode réactionnel déclenché dans la relation humaine. Le cristal est pourvu de propriétés électriques et de capacités informatives au travers d'une autre propriété dite de mémoire, que le monde de l'informatique tente de dompter afin de produire des disques durs en cristal. Il semblerait alors que notre nature utilise déjà cette capacité, même s'il est aujourd'hui encore impossible d'en déterminer le protocole. Pourtant, la dent semble capable d'une sensibilité à ce qui se passe au-dehors en même temps qu'aux effets que cela produit au-dedans. Et cela, sans jouer sur les mots...

Ainsi, si la dent suit exactement le développement de l'enfant au sein de sa famille, ses positions sont capables d'en révéler l'histoire à l'observateur étranger dès que le code de lecture est connu. Cela est la mission du décodage dentaire. Retraçons cette histoire ensemble... À la naissance, le petit être quitte sa première maison, l'utérus de sa mère, dans lequel il a vécu sa toute première histoire à deux. Mais un deux confondu avec le un. Mère et fœtus vivent une symbiose totale au travers des traceurs chimiques de chaque émotion et sous l'emprise d'un seul système nerveux central, celui de la mère. Le fœtus a bien des signes d'un extérieur, mais les signifiants lui sont transmis par sa mère, au travers des siens propres. Ainsi sort-il d'un dedans, a priori sécurisant, vers un extérieur à découvrir, à conquérir. Les premières





dents qui prennent place dans sa bouche sont les incisives inférieures, vers l'âge de six mois (l'âge dit moyen d'éruption d'une dent est une donnée issue d'une observation d'un grand nombre, et forme la description dite «normale» de l'évolution du corps humain ; toute variation autour de ces moyennes est matière utilisée pour en comprendre le message). Ces dents sont en lien avec le seul individu qui informe l'intériorité, le seul connu à notre arrivée : la mère. Cette union n'est fusionnelle que sur le plan de la survie. Sans elle, le nouveau-né est en danger de mort. Bien entendu, tout substitut à son rôle sera pris comme faisant office d'elle. Nous savons grâce aux travaux d'autres chercheurs, que le lien d'attachement transfère ce genre d'information à la biologie du bébé, et que ces liens sont le support nécessaire au développement du reste des fonctions du petit être. On devrait, en tout bon sens et en fonction des données actuelles de la science, favoriser la mise en place de liens d'attachement dans les centres d'accueil pour enfants abandonnés. Les liens d'attachement sont les supports nécessaires à la structuration de l'élan vital futur et aussi à l'établissement des connexions neuronales du cortex.

Tant que le fœtus est au bout du cordon ombilical, la mère lui transmet manger, boire et respirer. Tant qu'il est dans l'utérus, la mère lui assure dormir, grâce à ce nid protégé. Et la reproduction n'a alors d'autre sens que celui des cellules qui se reproduisent afin de donner naissance à la forme du corps et à ses organes fonctionnels. Manger, boire, respirer, dormir et reproduire sont les cinq besoins de la biologie d'un corps vivant, cinq grands chapitres dans lesquels l'inconscient biologique peut être en stress de danger de mort s'il y a carence. L'école de Paolo Alto a très bien exprimé la prédominance de ces besoins dits basiques de la structure biologique





avant que de vouloir se tourner vers des besoins d'être.

Puis arrive la naissance. Couper le cordon va nécessiter la mise en place d'une source de remplacement à deux besoins fondamentaux du bébé : dormir et respirer. Manger et boire sont toujours du ressort de la mère qui est la seule à pouvoir les assumer. Mais dormir demande un toit, et respirer, un ciel. Nous voilà dans cet espace vierge de connaissance au moment de la naissance. Quelque chose en nous très certainement suspecte l'existence d'un autre monde, que nous savons être le «dehors » une fois grand. Mais à cet instant, il n'y a pas de savoir, que des sentis, des instincts de survie, et aussi des mémoires. Le premier rôle de la mère est de donner dans cet extérieur l'information d'une présence signifiante dans le rôle de père. Il y a ou il peut y avoir un père, mais ce n'est pas pour autant que le bébé en reçoit l'information de signifiant en tant que tel. Pourtant, c'est lui que les incisives centrales supérieures recherchent. Un retard d'éruption de ces deux incisives parle d'un manque de père, et non de manque du père. Il y a dans cet extérieur, un homme, mais muet en sens. On savait le rôle fondamental de la mère pour l'enfant, mais ses dents nous confirment qu'elle a aussi pour mission d'ouvrir une place à un sens de père, et nous en révèlent les souffrances.

Eve met l'enfant au monde et le tend à Adam. Les dents du bébé retracent cette évidence. L'enfant peut avoir ses dents qui poussent tout à fait normalement, alors que la réalité montre un vide total de père. Il n'y a pas d'homme aux alentours. Mais si les dents poussent, c'est qu'il y en a un dans l'inconscient maternel, ou du moins, la biologie du bébé capte un signifiant de père. Plusieurs théâtres sont bien entendu possibles. Le premier, c'est que la





mère sait qu'elle peut compter sur son propre père si elle devait avoir un problème. Le bébé va intégrer ce grand-père dans un signifiant de père, alors que cet homme n'est pas son père biologique. Cet élément me semble très important pour désamorcer en décodage biologique, tous les problèmes dits d'incestes inconscients. Un autre cas de figure est que la mère elle-même va émettre un signal reçu comme du père par l'inconscient du bébé. Le rôle de père étant à cet instant de la vie éminemment dédié à la protection à l'extérieur. Une « mère isolée » peut fort bien accéder en elle à cette dynamique de père, car cela n'a rien à voir avec l'enveloppe physique, mais avec un état d'être et une fonction d'agir. D'autres cas de figure sont bien évidemment envisageables, et en faire une liste exhaustive sort du cadre de ce livre. Mais avec le sens de l'observation, sans vouloir interpréter, mais juste observer, on peut en découvrir les acteurs. Le révélateur est donc bien ces deux incisives centrales supérieures qui poussent à la bonne date, et un vide apparent de père dans le biotope du bébé apparemment contraire à une chronologie d'éruption correcte.

De la même manière, on trouve son contraire, c'est-à-dire un homme, le père biologique, bien présent dans cet entourage, mais vide de sens, incapable de devenir signifiant de père. L'effet sur la phase éruptive se produira par un retard de mise en place des incisives centrales supérieures.

Rappelons-nous bien qu'à cet âge, environ six/huit mois, le bébé n'apprend pas à l'aide de son cortex. Seuls les sentis dits émotionnels sont intégrés dans sa structure nerveuse, au sein du cerveau limbique en lien avec les données fondamentales de survie du tronc cérébral. La voix de l'homme-père qui est entendue, n'a de sens que si elle en a eu pendant la phase utérine. Or, pendant cette phase, le bébé a





connu le goût de cette voix, au moyen des traceurs chimiques que des émotions sont capables de produire, et ici, émotions de sa mère en relation avec cette voix. C'est pourquoi il est dit que le bébé a tout d'abord le goût de la voix de son père. Mais si cette voix, existante dans cet au-dehors non conceptualisable par le fœtus, ne provoque pas les émotions à même d'informer son système nerveux central qu'il y a quelqu'un en lien avec des émotions de protection, cette même voix une fois l'enfant au-dehors sera mise en lien avec... rien !

L'activation fonctionnelle de la zone occipitale en lien avec la vue n'est amorcée que vers l'âge de huit mois. Alors seulement, il y a aura association entre la voix et l'image correspondante. Puis l'enfant pourra éveiller en lui les signifiants de père à sa seule vue. Dans la Bible il est écrit «et le peuple voit les voix ». Quelle étrange coïncidence avec cette phase corticale... Huit mois et les incisives latérales débutent leur mise en place, comme si ces dents avaient un lien avec les informations visuelles. Mais c'est également l'âge de l'apprentissage de la position assise, laquelle va exercer une traction musculaire sur la bosse occipitale par l'intermédiaire des muscles de la posture, ainsi que de toute la musculature latérale du cou, préparant la mise en place fonctionnelle du pharynx, espace nécessaire au langage.

Jusqu'ici, notre nouveau-né a fait la « connaissance » de sa mère et de son père, ces deux protagonistes à sa venue au monde, et sinon ceux de sa survie sur terre. Notre dimension biologique en a un besoin fondamental. N'oublions cependant pas qu'une dent, qui fait son apparition en bouche à l'âge de six mois, s'est en fait minéralisée dans la gencive du fœtus depuis le sixième mois de grossesse. On ne peut donc pas prétendre que les événements vécus pendant cette période ne sont pas





inscrits d'une manière ou d'une autre dans la structure cristalline. Ainsi, il semble que les rôles de mère et de père débutent leur action structurante bien avant la venue au monde du nouvel être, et bien avant l'éveil fonctionnel du cortex. Rappelons également ici qu'il n'y a aucune fibre corticale qui ne quitte le cortex sans faire relais au niveau du thalamus ou de l'hypothalamus, et que vouloir encore nier les effets sur notre santé de nos émotions n'est plus un langage acceptable de la part de ceux qui sont en charge de la santé. Le psychosomatique doit aujourd'hui faire place au psychosomato-émotionnel, ne serait-ce que par respect de la structure même de notre système nerveux central et de ses interpénétrations de fibres.

L'équilibre, nous l'avons vu, se présente comme nécessaire et sous-jacent à l'ensemble des niveaux abordés. Pour le futur être humain, il apparaît clairement que le premier équilibre, qu'il a besoin de rencontrer, se matérialise pour lui dans le fonctionnement de son couple parental. Nous pensons tous en temps de présence, alors qu'il semble bien plus important de l'aborder selon le point de vue de la puissance signifiante. D'autre part, il apparaît dans toutes les études, y compris celles des dents, que c'est la mère qui détient la clé d'accès à la vie extérieure de son bébé. Il est impossible de le nier sur le plan biologique, mais il convient également de le transposer sur le plan du développement de l'enfant dans sa structure émotionnelle, laquelle représente la base de son développement futur d'adulte.

Pourtant, tout n'est pas si simple. Ainsi, le décodage dentaire ne peut être envisagé comme une grille de lecture stricte et figée. Les données exposées jusqu'ici pourraient faire croire que les incisives





centrales inférieures sont reliées à la mère et celles du haut au père. Oui, mais uniquement jusqu'à l'âge de trois ans. En effet, à partir de cet âge, l'enfant acquiert une conscience de son identité. Si jusque-là il n'a existé qu'au travers de ces deux individus et de leurs regards, leurs mots, leurs attentions ou leurs touchers, à partir de trois ans, l'enfant a, dit-on, édifié son identité. Le « je » est en place, avec plus ou moins de cohérence voire de solidité. C'est l'âge où cet enfant aime à dire non, et que tout est à ce « moi » omniprésent dans son langage. Remarquons simplement pour l'instant que le mot « non » a la même sonorité, la même vibration que le « nom », et que justement, le nom est véhicule de l'identité. Ce nom est d'ailleurs normalement transmis par le père, même si aujourd'hui, le nom de la mère peut lui être ajouté. Je n'en discuterai pas ici, il n'y en a pas la nécessité ni la place. Chacun a sa propre idée sur la question, et toutes les idées ont droit de cité. Rappelons-nous que ce chapitre évoque l'équilibre, et que si le nom de la mère peut équilibrer sa place au sein de la famille, alors pourquoi pas ? De toute façon, la biologie n'oublie pas la mère. L'ADN mitochondrial en garde le souvenir, bien plus que l'ADN sexuel transmis par le père (voir *Les sept filles d'Eve*, Bryan Sykes, éditions Albin Michel). Mais bien entendu, les femmes ne le savent pas, tout comme personne ne savait que ce sont les pères qui transmettent le chromosome Y qui fera du nouveau-né un garçon. Pourtant, de nombreuses femmes ont été légalement répudiées pour n'avoir pas donné de descendant mâle à leur époux...

À trois ans donc, l'enfant a une conscience nouvelle de lui-même à travers un tout petit mot : je. Il y a alors un remaniement dans sa structure énergétique, et dès cet instant, les dents du maxillaire inférieur vont le représenter lui, alors que père et





mère vont prendre place au maxillaire supérieur. Est-ce une simple vue de l'esprit ? La conséquence du débouillage des chevaux qui fait basculer leur configuration énergétique entre les membres antérieurs et les membres postérieurs est-elle une vue de l'esprit ? Non, tous les professionnels amoureux des chevaux peuvent en témoigner, comme les dents m'ont témoigné elles-mêmes de cette réalité.

En effet, et pour preuve, il existe une anomalie chez certains individus qui se nomme agénésie. Cela signifie qu'un germe d'une dent ne s'est pas développé, et que ladite dent manque sur l'arcade dentaire. D'un point de vue statistique, cette anomalie de nombre touche le plus souvent la deuxième dent d'une famille dentaire. Les familles dentaires sont, rappelons-le, les incisives, les canines, les prémolaires et les molaires, avec une distinction entre molaires et dent de sagesse, même si embryologiquement, la dent de sagesse est issue d'un germe commun aux molaires qui se subdivise en trois. L'exemple qui nous intéresse ici est celui de l'agénésie de la dent numéro cinq. Quand il s'agit de la dent 5 du cadran inférieur gauche, autrement dit la 35, la mémoire est différente du cas où c'est la 25 qui manque (dent numéro 5 du cadran supérieur gauche). On pourrait penser à une distribution aléatoire de ces agénésies, à une sorte de loterie qui touche sans raison l'une ou l'autre dent. Pourtant, la compréhension du système de développement de l'enfant dont je viens de parler, correspond parfaitement aux mémoires associées dans les deux cas, mémoires que le décodage dentaire m'a fait découvrir. L'agénésie de la 35 parle d'un enfant de l'arbre généalogique qui a perdu sa mère avant l'âge de trois ans, alors que l'agénésie de la 25 parle d'un enfant qui a perdu sa mère après l'âge de trois ans. Cette différence de localisation tient effectivement





compte de cette bascule énergétique, et le traçage est précis à 100 %. Le plus étrange, c'est que l'enfant qui a cette agénésie n'a pas perdu sa maman. Par contre, lorsqu'on interroge la famille, on découvre effectivement une angoisse exagérée de pouvoir perdre sa maman.

À un degré moindre, on retrouvera ce traçage dans les dents de lait qui ont du mal à céder leur place aux dents définitives. Le « conflit » est moins fort, car il n'y a pas d'agénésie, mais la peur de perdre sa maman est présente sous des formes atténuées ou symboliques. Par exemple, un benjamin d'une famille peut voir des relations entre sa maman et son frère aîné qui sont totalement dépourvues de câlins, et se dire que s'il grandit, il perdra lui aussi ces moments de douceur et de toucher. La perte de maman est ici symbolique, puisque uniquement en lien avec le mode relationnel entre un garçon et sa maman. La dent parle pourtant bien, ici, d'une fin de relation.

Ce rapide survol de quelques informations, fondamentales par ailleurs, avait pour but de mettre en scène un protagoniste de premier plan dans la compréhension des maladies de la bouche, à savoir le cortex. Non pas le cortex dans son mode de fonctionnement neuronal, mais le cortex à travers son rôle dans l'organisation de notre identité. Ce fameux « qui suis-je ? » qui a donné un sens à de nombreux philosophes, et des tourments à de plus nombreux enfants, en doute sur l'appartenance à leur famille. Car si le cortex s'évade dans des questionnements de pensées, il va déclencher une réaction biologique totalement en lien avec ce questionnement, mais dans une réalité dite biologique. Autrement dit, ce qui est « comme si » pour mon cerveau, **est** ou **n'est pas** pour ma biologie. Si une souffrance est suffisamment





forte, et surtout récurrente, elle représente alors une information de type « vérité » qui devient pour le système biologique la « réalité » et l'oblige à y réagir. On prend conscience au travers de cette explication du premier sens de l'illusion, celle que génère mon cortex par la pensée, faisant de ces liaisons synaptiques un système entendu réel par les cellules vivantes. Ainsi comprend-on mieux le sens du ressenti individuel à même de façonner le monde dans lequel mon corps va devoir évoluer. Or, l'extérieur me façonne. C'est à son contact que s'édifie la première notion de « qui suis-je ? ». Et si une information corticale pollue les informations sensorielles captées par mon système nerveux, alors la pensée est entendue de la même façon qu'une réalité, et aura les mêmes effets sur mes fonctionnements intérieurs. Nous entrons ici de plain-pied dans le symbolisme, ce recueil d'éléments de type sensoriels (même si intellectuels), associés à toute autre chose que ce qu'ils sont basiquement dans la réalité. En étudiant le fonctionnement (neuronale cette fois-ci) du cortex, il apparaît évident que le symbolisme est une donnée incontestable de la perception de notre environnement. Et ceux qui en contestent la réalité fonctionnelle, ne font rien d'autre que de s'obliger à vivre avec un inconscient cognitif de premier plan dans les décisions réactionnelles, donc à se soumettre à leur biologie. Car seul l'animal sait mais ne sait pas qu'il sait. Et c'est cela l'inconscient cognitif.

Le cortex apprend le monde par des contacts avec l'extérieur, au moyen donc de perceptions. Chaque perception va être associée à un effet, de sorte à pouvoir réagir dans le futur de manière idoine à chaque information recueillie par nos cinq sens. Toute réaction est d'abord orientée par le besoin de survie. Mais, de par la présence de ce cortex, en lien





avec les mémoires émotionnelles, les réactions sont aussi tournées vers le besoin de ne plus souffrir, la souffrance étant pour le niveau biologique ressentie comme un danger de mort. Cette évidence expérimentale que les êtres vivants témoignent au travers du partage de leurs expériences de vie est corroborée aujourd'hui par les progrès des neurosciences : «... chez les cochons d'Inde, un pincement douloureux physique ou une perte affective convergent vers la même autoroute neuronale. Que l'information soit mécanique ou affective, c'est la même région cérébrale qui, alertée, provoque des sensations de souffrances. » (*De chair et d'âme*, B. Cyrulnik, Odile Jacob, 2006).

Le cortex organise ses réactions à des percepts répertoriés dans deux chapitres : ceux qui mènent à plaisir, et ceux qui mènent à peine. Peine et plaisir ne sont ici que des extensions de mémoires attachées à des notions plus fondamentales de survivre ou mourir. Car toute blessure physique fait d'abord mal, avant de mener à la mort. Or, une peine de cœur fait mal, elle aussi. Nous aurons l'occasion de redévelopper ces éléments plus avant dans cet ouvrage. Je me permets de vous faire remarquer ici que j'ai utilisé des termes du monde de l'informatique. Cela n'est pas un hasard, mais volontaire. Notre cerveau, dans son fonctionnement, nous est aussi révélé par le monde de la micro-informatique, dans la mesure où il est évident pour moi que nous n'inventons rien. « La véritable science n'invente pas, mais découvre ce qui est déjà présent tout autour de nous, quelque part, juste là... »

En d'autres termes, la symbolique est une fonction de type « émergence » de notre système cortical. Qu'est-ce que l'émergence ? Par définition, un tout est fait de la somme de ses parties. Or, l'émergence parle d'un tout qui est plus que ou





différent de la somme de ses parties. Autrement dit, dans le passage non additif, non linéaire des parties du tout, il y a apparition de propriétés qui ne sont nullement précontenues dans les parties. Tout se passe comme si se produisait une génération spontanée de propriétés du tout, propriétés qu'aucune de ses parties ne présente. Le symbolisme ne doit pas être confondu avec une capacité évocatrice (tel le figuratif) ou schématique (tel l'emblème) d'un signal, comme par exemple l'idéogramme chinois, qui de quelques traits ordonnés évoque une idée complexe, un acte concret, une réalité existentielle, ou encore avec un symbole chimique qui, de quelques lettres, évoque non seulement l'élément réel en entier, mais contient également ses propriétés. Pourtant, l'un comme l'autre sont envisageables comme des systèmes de condensation de mémoire, un peu comme on peut zipper des fichiers informatiques pour qu'ils prennent moins de place dans la mémoire du disque dur. Un programme *ad hoc* peut à partir de quelques données en rendre l'image initiale *ad integrum*. Le symbolisme semble synthétiser des milliers d'années d'existence terrestre de notre espèce humaine, là où un système figuratif n'est que culturel. Il y a dans le symbolisme une vérité biologique et une évidente logique de vie mémorisée depuis la nuit des temps, quand il n'y a dans un emblème qu'une trace culturelle temporelle. En fait, tout se passe comme si ce que l'on nomme noblement « symbole », avait une capacité informative pour le niveau biologique, parce qu'associé depuis l'origine à un aspect fondamental de la vie. L'eau est un symbole de mère, lieu d'apparition de la vie. Le soleil est symbole du plus haut représenté de père : Dieu.

La faculté dite holographique de la mémoire est une propriété dont le sens est de faire accéder à un tout dès l'instant où seule une partie est perçue.





La réaction comportementale se déclenchera sur cette seule partie informative, avant que le tout ne se présente, auquel cas il pourrait être trop tard. C'est la vocation « signal » de l'information perçue. Or, notre système vivant est connecté à son environnement par les cinq sens classiques, mais à travers des traitements d'informations holographiques et symboliques. Un sens biologique permet d'envoyer un percept au cortex, lequel sera associé à une réaction soit instinctive, parce que mémorisée par l'espèce, soit acquise, parce que mémorisée par mon propre apprentissage de vie. Cela permet d'augmenter la bibliothèque des signaux en fonction de l'évolution du biotope. Il semble qu'à partir d'un certain nombre de réapparitions d'un apprentissage apparemment isolé, la donnée devienne acquise et sera transmise dans le catalogue des instincts. Cela permet de transmettre une donnée à laquelle il fallait s'adapter en une donnée fondamentale de l'environnement dans lequel ma descendance va devoir survivre. Le percept sera quant à lui relié à une information stockée dans le cerveau limbique, et la leçon d'apprentissage inclut le tronc cérébral, le système limbique et le cortex. Il faut que les trois niveaux trouvent une cohérence informative et réactionnelle à l'expérience vécue, afin que le tout soit considéré comme donnée de mémoire, information probiotique à retenir. La base d'intégration de ces mémoires est sans nul doute mise en corrélation avec le sens pour la survie. C'est l'élan vital de Bergson par exemple, pour qui la nature toute entière est tirée par un élan vital qui fait émerger dans le temps des formes vivantes irréductibles. C'est la pulsion fondamentale de notre instinct de survie dont le tronc cérébral en est la mémoire autant que le garant...

La survie donne un sens à l'existence de notre biologie. Et la notion de sens est fondamentale, tant





le mouvement vital lui est aliéné... Si un peu de conscience ne nous apparaît par rapport à ce sens, alors seul celui de la survie sera directeur de mon aller vers. Car si la notion de sens est brumeuse et multidimensionnelle, le mouvement lui se fait quoi qu'il arrive. Cette spécificité de la nature même de la vie, le mouvement, est merveilleusement sous-jacente dans l'étude que nous en propose le Yi King (à paraître : *le Yi King et les dents*). Et une dent est associée à cette dimension : la canine, véritable dent du mouvement. Mais les mouvements eux-mêmes sont quasi permanents dans notre cavité buccale. Ainsi, verticaux, latéraux ou antéro-postérieurs, ils sont tridimensionnels, et sous la direction de notre ATM (rappel : articulation temporo-mandibulaire). Lorsque mon système vivant se met en quête de ce qui représente source de vie pour lui, il me faut réaliser une étrange alchimie entre ma pulsion biologique qui se manifeste par des hormones, et la faculté propre à ma dimension humaine : le langage, manifestation corticale.

La source de vie pour ma biologie est d'abord nourriture, ce qui reste indissociable de « territoire ». Le territoire est nécessaire pour chasser et pour me reposer (notion de refuge). Le territoire est bien entendu source de nourriture, que l'on soit de nature sédentaire ou nomade. Mais le territoire est aussi source d'air, ce que l'on nomme territoire aérien, ce que la phrase «il me bouffe mon air » nous révèle à proprement parler. L'accès à ce territoire et à la nourriture va mettre en jeu les hormones sexuelles. La testostérone favorise la puissance musculaire en augmentant la masse, et va imprégner les urines pour transmettre un message de cette puissance aux visiteurs ou éventuels envahisseurs. Ces mêmes hormones confèrent également la place de dominant, donc de reproducteur. Ainsi, cette énergie sexuelle





est le pivot de l'énergie de vie, dans l'approche biologique néanmoins. Mais la biologie, l'ensemble corporel formé par les cellules, est notre territoire dès que nous sommes incarnés. Et ce territoire a ses limites. Elles ont pour nom sphincters et peau. Pourtant, un étrange sphincter prend place dans ce territoire, à savoir la bouche, avec une énorme différence qui est d'être pourvu de muscles striés, alors que les autres sphincters de la biologie sont animés par des muscles lisses. Pourtant, le « sphincter » buccal dépend et est assujéti à ma volonté. Il m'appartient de laisser ou non entrer par cet orifice, les choses qui me conviennent.

Autre étrangeté de cet orifice : il se présente fonctionnellement comme une oreille. L'animal humain entend par la bouche ! (voir chapitre 3). Ainsi existe-t-il une pathologie appelée le muguet qui en révèle l'étrangeté... Il y a dans cette pathologie l'affirmation d'une dynamique sous-jacente et invisible, à savoir la mise en dynamique fonctionnelle du cortex, qui s'opère à dix-huit mois pour se certifier à trois ans. Jusqu'à dix-huit mois, l'apparition d'un muguet dans la cavité buccale du nourrisson raconte un stress par rapport à la nourriture concrète. C'est l'histoire d'un bébé qui pleure pour que sa mère lui donne à manger. Mais voilà, il est dans une chambre et sa mère ne l'entend pas de suite. Subitement, elle se rend compte qu'il pleure et lorsqu'elle ouvre la porte, il est tout rouge. «Il doit pleurer depuis longtemps, mon Dieu ! Il aurait pu mourir de faim ! ». C'est ce stress que la mère communique à son bébé, au moment soit de l'allaitement, soit du biberon. Le langage est biologique. On dit qu'il passe de cerveau à cerveau, sans support vocal. Cela détermine l'apparition du muguet, mais avant dix-huit mois. Après cette date, la catégorie de nourriture attendue par l'organisme en plein développement s'élargit à un





nouveau domaine : le verbe. Car le verbe nourrit. Mais si la mère a la mission de nourrir le corps, celle du père est de nourrir l'esprit.

Je tiens ici à préciser un point sur lequel je ne reviendrai plus, estimant qu'il a été clairement énoncé : il ne s'agit nullement de cantonner père et mère à des rôles fixes, dans lesquels certains et plus sûrement certaines se sentiraient dévalorisés. Car un être humain peut accéder en lui aux deux rôles. Il s'agit ici de simplement expliquer ce qui au départ, à l'origine, est dévolu à chaque acteur. Lorsque ces places qui déterminent des rôles, sont clairement intégrées comme étant par ailleurs d'égale importance (donc d'égale valeur), alors il est possible non pas d'interchanger, mais de pallier un manque par absence. De même, dans la suite de l'ouvrage, les notions de masculin et de féminin ne sont pas des métaphores de mâle et femelle, encore moins d'homme et de femme. Je sais que si ceci est clair pour moi, il se peut que certaines souffrances obscurcissent cette clarté pour d'autres. Sic !

Ainsi donc, après dix-huit mois, l'apparition d'un muguet va faire référence à une attente, en terme de besoins, d'un mot, du verbe. La structure en plein développement du bébé est en demande de ce lien d'attachement nécessaire à son évolution équilibrée. Et dans cette dynamique, les mots nourrissent et équilibrent le système limbique, intermédiaire fonctionnel entre cortex et tronc cérébral, entre cortex et système végétatif (sympathique et parasympathique). Ainsi donc, l'homéostasie va reposer aussi sur un équilibre « alimentaire » émotionnel que le verbe transmet, clarifie, et permet d'intégrer. Car après dix-huit mois, le verbe peut fournir cette nourriture à un manque qu'une angoisse non alimentaire peut créer. Juste un besoin d'être réconforté, rassuré, aimé... par des gestes certes,





mais aussi des mots. C'est justement cette notion de manque, à laquelle fait suite le besoin, qui transforme le verbe en nourriture et lui ouvre notre bouche comme une oreille.

Orifice sphinctérien donc que celui de la bouche, mais soumis à ma volonté. Rappelons l'existence de l'orbiculaire des lèvres, muscles circulaires à l'image des sphincters des autres orifices. Pourtant, il arrive que les mots dépassent la pensée ! Ce sont alors des mots réactionnels, mots projetés pour blesser, mots extériorisés pour défendre un territoire, comme un chat utilise ses griffes, ou un naja son venin. Quelle étrange chose que de voir ce territoire du savoir devenir aussi fondamental que celui de la survie alimentaire pour ma biologie. Car savoir n'est plus suffisant pour mon cortex, il a besoin que l'autre sache la même chose, que la même donnée devienne sienne. Comme une graine semée par la voix, qui prendrait racine dans la terre du savoir de l'autre. Comme des mots semés par le vent du souffle qui se développeraient dans la terre corticale de cet autre que je souhaite voir devenir un clone de mes expériences intellectuelles. Miroir à mon ego où je me contemplerai sans fin...

Le langage complet et articulé est certes l'apanage de l'espèce humaine, mais son utilité est restée très animale. Dévolu à un destin créateur, que d'expériences nécessaires avant que d'en arriver là ! Outil pour ma survie animale, le verbe reste bien avant cela une arme de conquête. Ustensile de propagande afin de faire de son émetteur un dominant, un chef de meute, le verbe est un outil subversif tant qu'il est soumis à mon animal en soif de domination afin d'être le reproducteur... Mais ainsi en est-il de tous ceux qui sont sur le chemin de leur destinée d'humain... Éviter ce passage est illusoire. Faire le tour de cette futilité est le seul chemin. Tout comme





Gandhi fit d'abord l'expérience de la violence avant de prendre conscience de son inutilité, il nous faut plonger dans les affres de ce verbe devenu notre spécificité humaine avant de le voir se mettre au service de la vie. Il est bien reproducteur, procréateur avant de devenir créateur. Tout raccourci serait illusion.

Notre ATM est porteuse de ce devenir, allégorie vivante à la mythologie grecque. Ouranos et Gaïa ont mis au monde les Titans et les Titanides, six garçons et six filles. Le hasard ? La coïncidence d'un auteur bien inspiré ? Ou plus sûrement une inspiration à dessein d'initiation ? Un texte utilisé à des fins hollywoodiennes alors qu'il fut écrit à des fins de compréhension et d'évolution ? Un père qui nourrit ses enfants de mépris et de jalousie, et qui finit émasculé par son propre fils, acte perpétré grâce à une arme que Gaïa elle-même fit fabriquer, ne serait qu'épisode mythologique sans fin d'apprentissage de qui nous sommes ? Une faucille qui permet à Cronos de devenir Dieu à la place de son père, voilà qui se retrouve dans l'évolution de l'espèce humaine... Mais cette prise de pouvoir, alors que l'animal la vit au travers de sa puissance hormonale, pour l'espèce humaine, celle-ci se transpose au niveau du verbe. Il nous faut apprendre le pouvoir, mais avant cela, la puissance du verbe, (les mots qui, prononcés, peuvent tuer aussi sûrement que des crocs dans une jugulaire). Cette phase d'apprentissage se déroule au second œdipe, vers quatorze ans, âge dit ingrat de l'adolescent en pleine crise. Un premier œdipe aux alentours de six/huit ans inonde notre biologie d'hormones sexuelles, en correspondance avec l'éruption des premières molaires définitives, et trace l'apprentissage de la puissance biologique sous l'emprise de l'énergie sexuelle. Un deuxième œdipe





remet nos cellules dans ce bain d'hormones, et attend de nous l'apprentissage de cette voix en pleine mue, apprentissage que, sans aucune conscience de ce qui se joue, nous laissons se dérouler dans des luttes de pouvoir, alors qu'il nous faudrait à nous, parents, être capable de révéler l'ampleur directionnelle de cet instant. Il faut apprendre à nos enfants que cette voix n'est pas destinée à devenir arme de conquête ou de domination, mais outil de partage et de communication. Et qu'en avons-nous fait ? Des « tais-toi maintenant, ça suffit, c'est comme ça, un point c'est tout ! », qui n'expliquent rien sinon notre propre impuissance face à une situation que nous ne comprenons pas... L'inconscience qui se transmet est bien de notre ressort. Nous sommes censés savoir avant qu'ils ne sachent, mais nous ne savons rien. Ils en savent plus que nous, sauf que notre puissance les persuade finalement du contraire.

Cronos, Dieu associé au temps, (en grec, *khronos* signifie temps) est celui contre lequel nous allons nous battre tout au long de notre vie professionnelle, et même personnelle. Le retard est l'ennemi juré des employés et des conjoints, ces retards qu'il nous faut absolument justifier, expliquer, sous peine de renvoi, de séparation. Nous sommes séparés du rythme, de cette musicalité du temps, qui est notre plus intime souffrance. Ce rythme de neuf (mois), de trois (ans), puis de six (ans). Ce rythme enfin de douze (ans)... Algorithme précieux de cette vie qui tente de nous emmener avec elle, vers le meilleur d'elle-même mais contre laquelle nous luttons. Cronos n'a eu besoin que d'une faucille, alors qu'il fallut dix ans à Zeus pour vaincre son père. Dix ans et des alliances, dix ans pour accéder à l'Olympe, et diriger l'humanité en s'y mêlant par instants, pour assouvir ses désirs, et son amour de l'espèce humaine... C'est cette faucille





que nous retrouvons dans des ouvertures de bouche dites en faucille, lorsque les deux ATM ne peuvent fonctionner en harmonie. C'est un cas très fréquent.

Nous devrions ouvrir notre bouche dans un mouvement qui vu de face, tracerait une ligne verticale, ou une ellipse très aplatie, signe que les deux ATM fonctionnent en synchronicité. Pourtant, certains individus ne peuvent le faire, et l'ouverture vue de face, dessine une baïonnette (ouverture dite en baïonnette), ou une faucille... C'est l'impossibilité de répondre à des mots méprisants, parce que le dominant est trop fort, trop puissant. Ces ouvertures désynchronisées s'observent vers trente ans, et ne sont que des rappels de mémoire d'enfant, réactualisées par un supérieur au même verbe acerbe que celui du père dont nous avons fait l'expérience. L'impossibilité de répondre est ici l'élément déclenchant, alors que notre enfance recèle l'événement programmant. Ces dysfonctionnements dynamiques révèlent des spasmes du disque intra-articulaire dont le rôle mécanique est d'assurer la cohésion des surfaces en mouvement (condyle du maxillaire inférieur et cavité glénoïde de l'os temporal), et dont le transposé conflictuel parle de conciliation à l'autorité.

Il est surprenant d'observer la rémission instantanée de ces anomalies fonctionnelles à la simple évocation du conflit, comme si la mise en mots permettait une connexion corticale et limbique, à même de provoquer le relâchement des structures spasmées, comme si subitement, une sorte de trinité opérante se révélait. Il ne s'agit pas d'une trinité spirituelle, mais d'une trinité de type tronc cérébral, système limbique, cortex...

Nous allons bien entendu revenir sur l'ensemble des éléments que ce premier chapitre





nous a permis d'aborder, parce qu'il y a matière à faire, de ces quelques lignes, un livre entier. Les maladies évoquées sont banales, mais les liens entre biologie et fonctions corporelles sont quant à eux fondamentaux. Le survol fut volontairement rapide afin de pouvoir reprendre point par point les données fondamentales à même de vous faire comprendre les fonctionnements inconscients de notre biologie. Cette biologie n'est rien d'autre qu'un corps formé d'un ensemble de cellules sous la domination d'un système nerveux central, lui-même affublé d'un chef improvisé : le cortex !

Je souhaite que vous puissiez encore vous faire surprendre dans cette construction intellectuelle que vous vous êtes façonnée de la vie et de ses fonctionnements, comme un enfant qui découvre une réalité autre derrière les façades de son existence. Je souhaite que vos peurs se laissent subjuguées par la beauté de cette vie qui se manifeste au sein de nos cellules, vie bien plus belle et amoureuse de nous que ce que vous avez pu apprendre de vos expériences douloureuses de survie.

Je souhaite que vos barrières de protection se baissent face à ces microbes que nous avons appris à redouter, car l'extérieur est bien plus riche qu'il n'est dangereux, et l'existence bien plus amoureuse de nous qu'encline à nous voir mourir. Il y a des lois biologiques que certains refusent sans même se donner la peine de les étudier, des lois fondamentales écrites non dans des tablettes de pierre, mais à l'aide de protéines affublées de lettres telles que A, C, G ou T, bien plus ouvertes à la lumière que nos cœurs endoloris. Pour cela, il ne faut qu'un peu de curiosité, de cette richesse d'enfant qui fit apparaître sur terre de grands explorateurs qui ont simplement refusé de croire que le monde s'arrêtait là où d'autres l'affirmaient. Au risque d'être accusé



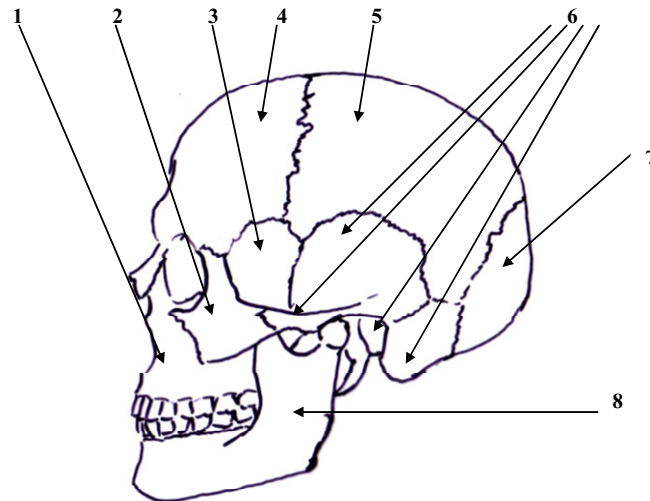


d'hérétique, j'ai simplement voulu aller voir derrière les apparences enseignées, sans lesquelles toutefois je n'aurais eu de point d'ancrage à même de me permettre cette exploration. Aucun navigateur ne peut se risquer sur un océan inconnu s'il n'a pas un port d'attache auquel revenir... Aussi, et je ne le dirai plus, je remercie ces professeurs qui ont su me transmettre leur savoir qui n'est pas plus pauvre que le mien. Car la seule richesse est ce cœur que nous mettons à transmettre le peu que nous savons... Et mes professeurs en avaient tous...

Puissiez-vous aimer ce voyage qui commence, au-delà des rives connues, au-delà du commun...

◆ ◆ ◆

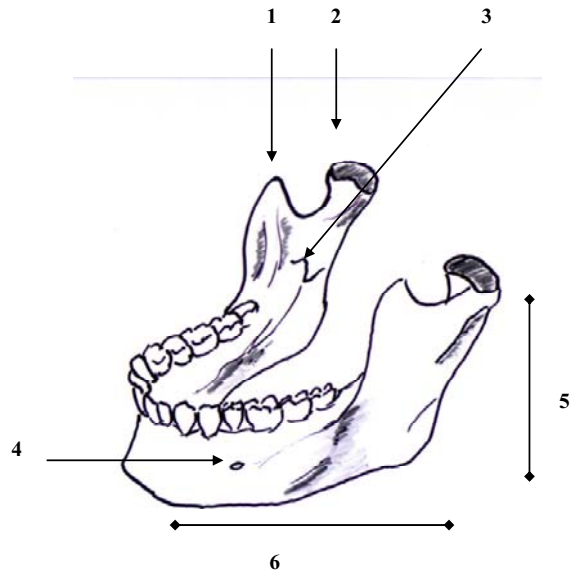




Squelette du crâne, vue latérale

- 1 – os Maxillaire
- 2 – os Zygomatique
- 3 – os Sphénoïde
- 4 – os Frontal
- 5 – os Pariétal
- 6 – os Temporal (partie squameuse, processus zygomatique, conduit auditif externe, processus mastoïde)
- 7 – os Occipital
- 8 – maxillaire inférieur

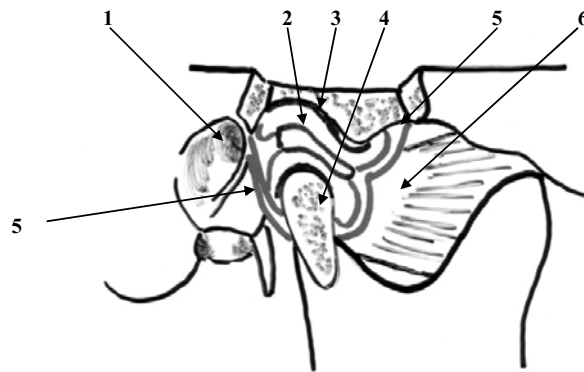




Maxillaire Inférieur

- 1 – processus coronoïde
- 2 – condyle mandibulaire
- 3 – épine de Spix, orifice d'entrée du nerf maxillaire inférieur
- 4 – trou (ou foramen) mentonnier, orifice de sortie du nerf dentaire inférieur
- 5 – branche verticale du maxillaire inférieur
- 6 – branche horizontale du maxillaire inférieur

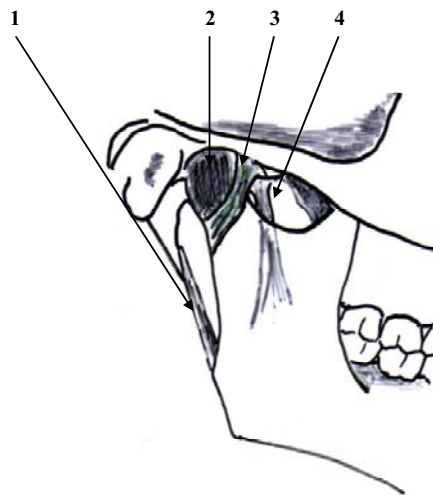




Coupe de l'ATM, Articulation temporo-mandibulaire.

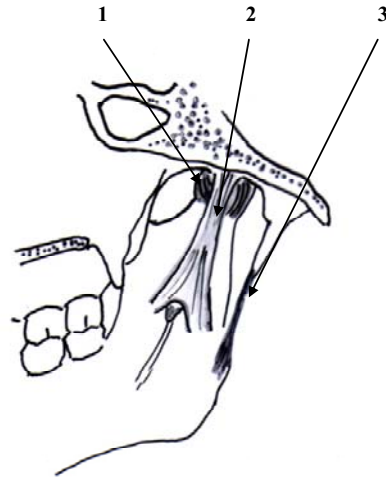
- 1 – conduit auditif externe
- 2 – disque articulaire
- 3 – surface articulaire de l'os temporale
- 4 – condyle du maxillaire inférieur
- 5 – capsule articulaire
- 6 – muscle ptérygoïdien latéral (ou externe)





Articulation temporo-mandibulaire, vue latérale externe

- 1 – ligament stylo-mandibulaire
- 2 – capsule articulaire
- 3 – ligament latéral
- 4 – ligament sphéno-mandibulaire



Articulation temporo-mandibulaire, vue latérale-interne



- 1 – capsule articulaire
- 2 – ligament sphéno-mandibulaire
- 3 – ligament stylo-mandibulaire





**Dynamique en ouverture de l'articulation
temporo-mandibulaire
(Phase de rotation pure, puis proglissement du condyle
dans l'articulation)**

Articulation en position de relation centrée, condyle vers le haut et l'arrière, non forcé.



Début d'ouverture sur quelques millimètres, rotation pure du condyle dans sa cavité articulaire.



Ouverture maximum de la bouche, le condyle a glissé dans la cavité articulaire, vers le bas et l'avant, le long de la surface articulaire de l'os temporal.

